

La lettre du Chemin des Dames

38

Revue éditée par le Département de l'Aisne / Novembre 2016



Pierre Benoit, 1914-1915.

HISTOIRE PIERRE BENOIT ET LE CHEMIN DES DAMES



43^e RAC, bois de Gernicourt, 1915.

ARCHIVES L'ALBUM DE RENÉ VERNEY

HAÏM KERN

"Ils n'ont pas choisi leur sépulture"

La lettre du Chemin des Dames n° 38

- Directeur de la publication :
Nicolas Fricoteaux

- Rédacteur en chef :
Franck Viltart

Secrétaire de rédaction :
Karine De Backer

Comité de rédaction :
Caroline Choain, Yves Fohlen,
Michel Sarter, Loïc Dufour

Edition, mise en page :
Pascaline Doffémont,
Christian Jomard

Remerciements :
Haïm Kern, Marie-Odile
Langlois, Henri Caron, Denis
Defente, Antoine Verney,
Marilyn Himmesoëte

Abonnement gratuit sur
demande : missionchemindes
dames@aisne.fr
Tél. 03 23 24 88 39

Nous écrire :
La lettre du Chemin des Dames,
Mission Chemin des Dames/
Centenaire 14-18,
Conseil départemental
de l'Aisne, rue Paul Doumer,
02013 Laon Cedex

Portail internet du
Chemin des Dames :
www.chemindesdames.fr

Le centenaire de la Grande
Guerre dans l'Aisne :
<http://14-18.aisne.com>

Edition novembre 2016 :
Alliance Partenaires graphiques
à Laon
Tirage du n° 38 :
12 000 ex. / Novembre 2016
ISSN : 2259-114
Prochain numéro :
Hors-série spécial centenaire
avril 2017



HOMMAGE

Le Chemin des Dames, terre de souffrance et d'espérance, se prépare à recevoir cent ans après l'hommage qu'il lui est dû. En 2017, le "petit sentier" de Roland Dorgelès sera l'objet d'un réveil des mémoires, qu'elles soient familiale, officielle, locale, régimentaire, littéraire ou bien orale. Autour d'elles, une œuvre majeure fera son grand retour : 23 têtes de bronze prises dans la nasse, fixant le paysage apaisé comme les nombreux pèlerins venus l'admirer, mortels eux aussi. Car deux hommes manqueront à l'appel du centenaire de l'offensive du Chemin des Dames, le photographe Gérard Rondeau et le commandant Dominique Comprà, nous leur dédions ce numéro.

3 ACTUALITÉ

4 HOMMAGE

5/9 ARCHIVES

L'album
de René Verney

10/13 MÉMOIRE

Haïm Kern
*"Ils n'ont pas choisi
leur sépulture"*

14/18 HISTOIRE

Pierre Benoit et
le Chemin des Dames

19 HISTOIRE

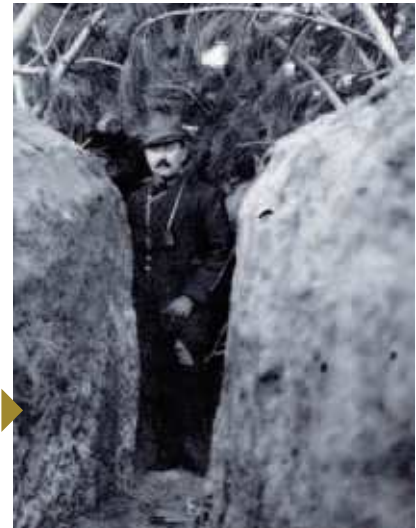
Dans le ciel de Laon

20/21 MÉMOIRE

Thierno : la mémoire
comme seul bagage

22/23 LIVRES

24 AGENDA



ROUCY SE SOUVIENT

Six soldats français ont été fusillés "pour l'exemple" sur le territoire de Roucy en 1916 et 1917 (Lettre du Chemin des Dames 36). Le 28 mai 2016, 100 ans après l'exécution des 4 soldats du 96^e RI, dont le plus jeune Lucien Baleux n'avait que 19 ans, une stèle était inaugurée sur la place du village de Roucy dans un acte symbolique voulu par l'association "Le regain de Roucy" avec le soutien de la commune et du Conseil départemental de l'Aisne. L'œuvre signée par Victor Lejeune trône dans le centre du village près du monument aux morts communal.

Inauguration de la stèle aux fusillés de Roucy le 28 mai 2016.

Photo CD02 / F.-X. Dessirier.



LES ENFANTS DE BÉGAAR SUR LE CHEMIN DES DAMES



Pour le centenaire de la Grande Guerre, les enseignants de l'école de Bégaar (Landes) ont mis en place un projet sur les Poilus landais. Après de nombreuses recherches, les enfants ont dénombré 52 poilus bégaarois tombés au front dont un tiers au Chemin des Dames et les ont positionnés sur une carte se rendant compte que 18 sont décédés à Craonne. Un travail en collaboration avec les 3^e du collège de Tartas a été mis en place en imaginant une correspondance entre les Poilus du front et les familles restées à l'arrière. Pour conclure ce travail de 2 ans, 31 enfants de Bégaar sont venus sur le Chemin des Dames en juin dernier pour rendre hommage à leurs anciens. Les enfants ont dévoilé une stèle en l'honneur des unités venues combattre et ont planté 18 pins correspondant aux 18 soldats bégaarois morts ici.

Enfants de Bégaar à Craonne. Photo L'Union.

3

UNE GRANDE LIGNE BLEUE

Où commence et finit le Chemin des Dames ? En 2017, de nombreux aménagements sur la RD18/Chemin des Dames permettront de matérialiser et de mieux se repérer sur la route historique qui épousa par endroit la ligne de front en 1917. Le Conseil départemental mène actuellement un projet de rénovation des panneaux de médiation historique et touristique qui sera accompagné par un dispositif linéaire bleu, couleur symbole de la mémoire des combattants français, qui devra permettre aux nombreux visiteurs de s'orienter plus facilement.

Borne du Chemin des Dames.

Photo CD02/FV.



Cérémonie dans la nécropole de Cerny-en-Laonnois. Photo CD02/FV.

15-16 AVRIL 2017

Le dimanche 16 avril 2017 a été retenu pour la cérémonie nationale du centenaire de la bataille du Chemin des Dames. Les terribles affrontements de 1917 pour la prise de cette crête et leurs milliers de morts seront commémorés par l'Etat en partenariat avec le Conseil départemental de l'Aisne et la Mission du Centenaire de la Première Guerre mondiale. Si la marche traditionnelle à l'aube autour de Craonne s'annonce comme un moment important, les cérémonies officielles du 16 avril 2017 sur le Chemin des Dames vont revêtir un caractère particulièrement solennel et seront le point d'orgue de la journée qui s'achèvera par une grande veillée du souvenir à l'échelle départementale. La veille, samedi 15 avril, un son et lumière devra permettre de retracer l'histoire de la bataille.

L'un des plus beaux regards sur le Chemin des Dames nous a quittés : le photographe et cinéaste Gérard Rondeau est décédé le 13 septembre dernier.



Gérard Rondeau, Le Chemin des Dames. DR.

Né en 1953 à Châlons-sur-Marne, dans une famille d'instituteurs, lecteur curieux et insatiable, Gérard Rondeau se documentait jusqu'à l'épuisement sur les personnes qu'il allait photographier, comme le dessinateur Cabu ou encore Yves Gibeau. Reclus dans le presbytère de Roucy, sa rencontre avec l'auteur *d'Allons z'enfants* allait donner naissance à une amitié très forte, à un documentaire "Le Presbytère d'Yves Gibeau" et à un ouvrage "Les fantômes du Chemin des Dames : Le presbytère d'Yves Gibeau".

C'est dans la terre de la Marne et l'Aisne que Gérard Rondeau avait donc trouvé son chemin, dans un monde en noir et blanc, là où les orages d'acier se sont abattus sans relâche sur ce sol jusqu'à en façonner le paysage. Une région où, disait-il, "tout est secret, caché, enfoui, où il n'y a rien à voir". Son imaginaire s'y nourrit alors de ses souvenirs d'enfance, de ses jeux avec son frère Daniel, son aîné de cinq ans, qui deviendra écrivain. Même à Tanger, où il se rendait en reportage, au Mali, au Japon, dans la Roumanie de la chute de la dictature des Ceausescu (1989), ou dans Sarajevo dévastée par la guerre (1994), ses clichés étaient toujours mystérieusement imprégnés de l'histoire tragique de la Champagne et du Chemin des Dames, de ses paysages meurtris et des fantômes de la Grande Guerre. Son travail photographique sur les traces de la Première Guerre mondiale restera comme une œuvre majeure de la photographie contemporaine.

Le Chemin des Dames a perdu l'un de ses plus fidèles hérauts avec le décès de Dominique Comprà le 4 octobre.

4

Au sein du Département de l'Aisne, puis en tant que délégué départemental du Souvenir Français, il était depuis de nombreuses années un acteur majeur de la valorisation du Chemin des Dames.

Le chef d'escadrons Dominique Comprà est né le 17 novembre 1947 à Châlons-sur-Marne. Engagé à 19 ans, il sert dans l'Arme Blindée Cavalerie, successivement au 6^e régiment de cuirassiers, 4^e régiment de hussards, 2^e régiment de dragons, 4^e régiment de dragons - 503^e régiment de chars de combat puis au 2^e régiment de dragons. En 1991, lieutenant-adjoint d'un escadron de chars, il participe à l'opération Daguet. Une citation à l'ordre de la division marque ses qualités de courage, de sang-froid et d'organisateur permettant l'engagement du régiment dans d'excellentes conditions. Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec étoile d'argent. Muté en août 1991 au 2^e régiment de dragons, il reçoit le commandement de l'escadron de commandement et de logistique. Il quitte le service actif en novembre 1995, Chevalier de l'Ordre National du Mérite.

Dominique Comprà arrive au Conseil général de l'Aisne le 1^{er} décembre 1995 à la Cellule de valorisation du Chemin des Dames (Direction de l'Éducation, du Sport et de la Culture), puis à la Conservation des musées (DESCT) le 1^{er} janvier 1998, service au sein duquel sont intégrés les personnels de la Cellule de valorisation du Chemin des Dames. Dominique Comprà a donc accompagné, dès sa prise de fonction, la mise en œuvre du programme de valorisation culturelle et touristique du Chemin des Dames, qui avait été voté par l'Assemblée départementale, quelques mois avant son arrivée, en 1995. Habitué à la direction des hommes, il suivit entre autres, dans ce cadre, le chantier d'insertion "Chemin des Dames".



Dominique Comprà au Monument des Basques à Craonnelle, septembre 2014.
Photo Arnaud Cagnet.

Il gère toujours au mieux les missions de gestion, qui lui furent confiées au sein du service, que ce soit le suivi du fonctionnement du pôle Chemin de Dames, du pôle archéologique, du programme pour le Familistère Godin et des subventions aux associations dont celles aux associations d'anciens combattants. Son sens du service sans faille en faisait un collaborateur d'une grande qualité au sein de l'administration départementale. Il prit sa retraite le 1^{er} mars 2008. Après son départ du Conseil général de l'Aisne, il accepta sans hésiter de collaborer bénévolement au récolement des collections du Souvenir français conservées à la Caverne du Dragon.

Son dévouement devait se manifester avec éclat en prenant des responsabilités puis en devenant le délégué général du Souvenir Français pour le département de l'Aisne. Sa droiture, sa rigueur et son sens de l'honneur s'alliaient naturellement à une profonde gentillesse ainsi qu'à un sens absolu de la reconnaissance due aux anciens combattants.

L'ALBUM DE LA GUERRE EUROPÉENNE DE RENÉ VERNEY

L'Album de la guerre européenne est un document composé de 650 clichés originaux annotés et classés chronologiquement par le docteur René Verney, médecin de campagne normand, mobilisé au front durant la Première Guerre mondiale.

L'intégralité des clichés est désormais consultable sur internet grâce à son petit-fils.

UNE DEMARCHE PATRIMONIALE

"Cet album fait partie intégrante de ma vie et ce dès mon enfance" confie Antoine Verney, petit-fils du médecin aide-major René Verney. *"Il constitue le lien intime que j'ai toujours tenté d'entretenir avec un grand-père décédé avant ma naissance. Les photographies qu'il renferme et le soin porté à leur annotation m'ont toujours impressionné et suscité ma curiosité, car si l'album affirmait sa participation à la guerre de 14-18, la compréhension individuelle des clichés en demeurait cachée"* confie-t-il. Parallèlement le caractère inéluctable de leur dégradation progressive devenait au fil des ans, un véritable sujet d'inquiétude pour le dépositaire de ce patrimoine.

Professionnel du patrimoine, le petit-fils de René Verney a souhaité rendre accessible au plus grand nombre l'album de son grand-père. Au-delà de l'important travail de numérisation, il a également réalisé un travail de recherche et de documentation afin de contextualiser chaque cliché. C'est un travail "enthousiasmant car concrétisant un rêve d'enfant, passionnant car prenant l'allure parfois d'une véritable enquête sur les pas non plus d'un homme, mais comme



Le médecin aide-major René Verney, Bois de Gernicourt, janvier 1915.

Coll. Antoine Verney.

l'album en est le témoignage, d'un groupe, de plusieurs groupes d'hommes appartenant à différentes unités (43^e RAC, 74^e puis 24^e RI) et ce pendant exactement les 4 ans, 6 mois et 21 jours durant lesquels René Verney n'a pas quitté le front" raconte Antoine Verney. Ce dernier précise l'avoir entièrement réalisé sur son temps libre pendant près de 18 mois. La mise en ligne devait être beaucoup plus rapide. En trois semaines seulement, à partir d'une simple inscription sur un site entièrement gratuit il a été possible d'offrir au grand public ce

témoignage. Pour Antoine Verney : *"Ce basculement de l'album de René Verney, dans ce qui n'a rien de virtuel compte-tenu des premiers messages reçus depuis sa mise en ligne, se veut autant un hommage aux hommes de 14-18 dont nous dévoilons à la fois les visages et restituons une parcelle de vie intime, qu'aux chercheurs de tous horizons et institutions qui contribuent, par la libre mise en ligne de leurs ressources documentaires, à l'enrichissement de la connaissance et à la restitution de la mémoire"*.

La numérisation des planches de l'album a permis non seulement de garantir leur préservation menacée par leur manipulation, mais aussi de révéler certains clichés parfois trop incertains, par leur agrandissement ou le calibrage des contrastes et luminosités. L'indexation des photographies permet de faciliter les recoupements documentaires et enfin leur insertion au fil des prises de notes qui ont finalement formé un volume de plus de 200 pages que Antoine Verney a intitulé le "Journal de marche de René Verney du 1^{er} août 1914 au 23 février 1919" destiné à accompagner la consultation de l'Album de la guerre européenne.



Page de l'album de René Verney avec des photographies prises à Berry-au-Bac en 1914-1915.
Coll. Antoine Verney.

6 RESTITUTION DU JOURNAL DE MARCHÉ DE RENÉ VERNEY

René Verney est né à Quettehou (Manche) en 1881. Après un parcours scolaire à Montebourg puis Cherbourg, jeune bachelier de 19 ans, il devance l'appel de la Classe 1901, par un engagement volontaire effectué à Cherbourg le 12 novembre 1900 dans le 25^e RI. Dispensé au 2/3, il est mis en congé le 21 septembre 1901. Dégagé des obligations militaires, il entame ses études de médecine à l'université de Rennes pendant deux ans (1901-1903) et accomplit une première période d'exercices militaires du 11 août au 7 septembre 1903 avant de poursuivre son cursus à Paris (1903-1908). Le 22 août 1905, bénéficiant de quatre inscriptions, il est nommé médecin auxiliaire de réserve. En octobre 1908, il s'installe comme médecin à Littry (Calvados). Du 25 août au 17 septembre 1913, il accomplit une seconde période d'exercices au 119^e RI à l'issue de laquelle il est nommé médecin aide-major de 1^{re} classe. Il est enfin affecté dans ce grade le 18 avril 1914 au 3^e groupe du 43^e régiment d'artillerie de campagne. Célibataire de 33 ans lors de la mobilisation, il quitte son cabinet de Littry et arrive au casernement du 43^e RAC, le 2 août 1914, à Caen.

L'album composé par le docteur Verney possède une dimension collective, se présentant comme le témoignage du parcours non pas d'un homme mais d'un groupe, particulièrement le 3^e groupe du 43^e RAC et ce en raison même de la durée de l'affectation du médecin dans cette unité, d'août 1914 à février 1918. Rapidement, à la lecture des JMO de ce régiment d'artillerie, ont répondu en écho les 650 photographies et leurs légendes. Les périodes de repos dans les cantonnements, alternent dans l'album avec les destructions, le cercle des officiers et les hommes de troupes. La guerre demeure celle vue à travers l'œil d'un membre de l'artillerie, sous le feu des canons adverses mais à distance des premières lignes.

Officiers de la 7^e batterie du 43^e RAC devant une creute à Brenelle, 1917. Coll. Antoine Verney.



AVEC LE 43^e RAC DANS L'AISNE

L'*Album de la guerre européenne* contient de très nombreuses photographies du front de l'Aisne. 137 clichés illustrent tout d'abord la première bataille de l'Aisne et la stabilisation du front, du 13 septembre 1914 au 22 mai 1915. A partir du 11 décembre 1914 et jusqu'au 15 mai 1915, le groupe est en position à Gernicourt et à Roucy sur les plateaux dominant la vallée de l'Aisne face à Berry-au-Bac et Pontavert. Les prises de vues témoignent de l'activité des batteries d'artillerie et des conditions de vie au plus près des combats, des destructions sur la ligne de front avec des vues de La-Ville-aux-Bois, Pontavert et Berry-au-Bac. Le 43^e RAC quitte ensuite l'Aisne, pour suivre en 1915 et 1916 les grandes offensives de l'armée française, en Artois, dans la Somme, aux Eparges et à Verdun.

René Verney revient dans l'Aisne en 1917 pour participer à l'offensive de printemps sur le Chemin des Dames. En provenance de Meurthe-et-Moselle, le 3^e groupe du 43^e RAC débarque le 28 mars 1917 en gare de Mézy-Moulins pour participer à l'offensive. Suite à l'échec des premiers jours, le groupe reste sur le secteur jusqu'au 1^{er} septembre, occupant cinq positions successives. L'album renferme 73 clichés correspondant à ces six mois de campagne dans l'Aisne qui se déroulent entièrement face au Chemin des Dames. Le 3^e groupe se rend tout d'abord

à Brenelle. Mis à disposition du groupement d'artillerie du 6^e corps d'armée. Son action se concentre sur le secteur allant de Vailly-sur-Aisne à Chavonne, participant du 16 au 18 avril par un feu roulant, à l'avancée de l'infanterie qui parvient au prix de très lourdes pertes jusqu'au pied du plateau du Chemin des Dames. En dix-huit jours de combat le groupe aura consommé 31 000 munitions. Les batteries franchissent l'Aisne le 24 avril à Vailly, et prennent une

nouvelle position au sud d'Aizy-Jouy, entre le château de Vauxcelles et les carrières du Sourd. Leur zone d'action s'étend alors sur le secteur compris entre la ferme du Panthéon et la ferme de La Royère, mais, malgré un feu intense (près de 20 000 coups tirés en une quinzaine de jours), la progression de l'infanterie est stoppée, le groupe comptant 3 blessés dont un mortellement touché.

Blockhaus allemand dans Vailly, avril 1917. Coll. Antoine Verney.



7



En avril 1917 sur le Chemin des Dames : en dix-huit jours de combat, le 3^e groupe du 43^e régiment d'artillerie de campagne aura consommé 31 000 munitions.



Vue sur Bray-en-Laonnois et le Chemin des Dames, 1917. Coll. Antoine Verney.

Grottes du Sourd, PC 3^e groupe du 43^e RAC, avril 1917. Coll. Antoine Verney.



Le groupe est relevé le 9 mai et rendu à la 5^e DI. Après une courte période de repos à Rozoy-Bellevalle du 15 au 24 mai 1917, il regagne le front le 30 mai, organisant des positions sur la hauteur située au nord de Rouge Maison. L'ensemble des batteries ne sont pas encore en place que le groupe est relevé le 6 juin sans avoir connu de pertes. Le groupe se transporte ensuite à Soupir où il prend position dans le secteur du Bois des Gouttes d'or avec comme objectif les hauteurs de Braye-en-Lannois sur lesquelles les batteries du groupe effectuent près de 42 000 tirs du 8 juin au 20 juillet. Les pertes en hommes s'élèvent à 1 tué et 6 blessés. Le 21 juillet le 3^e groupe se dirige vers Bonnesvalyn où il cantonne pour une période de repos du 24 juillet au 3 août. Le 9 août il est à nouveau au front après un bref cantonnement à Paars, prenant position à Jumigny jusqu'au 30 août, avec pour objectif le plateau du Chemin des Dames, soutenant l'action de la 5^e DI entre Moulins et Vassogne.

René Verney et le 43^e RAC font leur retour dans l'Aisne en septembre 1917, où, à partir du 12 de ce mois et jusqu'au 13 janvier 1918 le groupe prend position à quelques kilomètres à l'ouest de Saint-Quentin dans les bois au nord de Savy, où il se rend via Rouy-le-Petit et Bray-Saint-Christophe. Une dizaine de clichés rendent compte de la destruction complète des villages proches du front : Savy, Etreillers, Francilly-Selency, ainsi que des conditions de vie sur les positions occupées.



Officiers du 43^e RAC, Jumigny, août 1917. Coll. Antoine Verney.

Officiers du 3^e groupe du 43^e RAC, Bois des Gouttes d'or, Soupir, juin 1917. Coll. Antoine Verney.

Le médecin aide-major de 1^{re} classe René Verney est cité à l'ordre de la Division le 5 septembre 1917 pour son action le 31 août : "Médecin de grande valeur, d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Au front depuis le début, s'est déjà signalé en maintes circonstances, en particulier le 31 août 1917, en allant sous un très violent bombardement, donner des soins à des blessés de quatre unités différentes."

René Verney passe ensuite dans l'infanterie au 74^e RI, le 14 mars 1918, avant de prendre ses fonctions comme médecin-major au 24^e RI, le 1^{er} juin 1918, au sein duquel il participe aux combats dans la Marne et l'Oise. Le docteur Verney finit la guerre dans l'Aisne où le 24^e RI participe aux derniers combats et à la poursuite des troupes allemandes de septembre à novembre 1918. A la fin de la guerre, René Verney regagne son cabinet et se marie en 1921. Son fils Jean prendra sa succession en 1951. Il décède en 1958 à Littry (aujourd'hui Le Molay-Littry), commune dont il est élu maire pendant une trentaine d'années de 1920 à 1945 puis de 1952 à 1957.

Franck VILTART et Antoine VERNEY



Cimetière près de Soupir "après le 16 avril 1917". Coll. Antoine Verney.

Soldat du 24^e RI dans l'Aisne en septembre 1918. Coll. Antoine Verney.



Pour consulter l'Album de la guerre européenne de René Verney :
www.verney-grandeguerre.com

HAÏM KERN "ILS N'ONT PAS RETOUR EN

Depuis son inauguration en 1998, jamais une œuvre d'art dédiée à la Première Guerre mondiale et à ses morts n'a autant été ébranlée.

Par son lieu d'implantation, *"Ils n'ont pas choisi leur sépulture"* devait servir de réceptacle aux nombreux enjeux de mémoire sur le Chemin des Dames.

En avril 2017, l'œuvre de l'artiste Haïm Kern fera son retour sur le Chemin des Dames afin de perpétuer la mémoire de milliers de combattants qui ont péri au cours de la Grande Guerre.

10



Haïm Kern, Paris, juin 2011. Photographie de Gérard Rondeau. Coll. CD02.



"ILS N'ONT PAS CHOISI LEUR SÉPULTURE" 1998-2014

Pour la commémoration du 80^e anniversaire de l'Armistice de 1918, l'Etat par l'intermédiaire du ministère de la Culture demandait à cinq artistes : Christine Canetti, Alain Fleischer, Haïm Kern, Ernest Pignon-Ernest et Michel Quinejure, de présenter un projet d'œuvre en hommage aux disparus. *"Faire un monument aux morts, cela posait un vrai problème. Tous ces monuments aux morts dans tous les villages, c'est quelque chose de si particulier, [...] je connais des sculpteurs qui pourraient vous faire une œuvre, leur ai-je dit. Je suis encore étonné, même aujourd'hui, d'avoir été choisi"*, rapportait l'artiste dans un entretien en 2012¹.

L'artiste travaille alors sans relâche "dans un silence absolu" sur une sculpture de bronze de 3,90 m de hauteur et d'un poids total de 1 500 kg. Elle représentera un filet sortant de terre dans les mailles duquel sont prises des têtes de soldats anonymes. Haïm Kern décide de lui donner un titre : *"Ils n'ont pas choisi leur sépulture"*. *"On est allé sur les lieux, il y avait des historiens qui nous ont accompagnés. Le Chemin des Dames était l'un des sites choisis*

1 - Entretien avec François-Xavier Dessirier dans le cadre de l'exposition consacrée à Haïm Kern à la Caverne du Dragon - Musée du Chemin des Dames en 2012.

CHOISI LEUR SÉPULTURE” :

MÉMOIRE



*“Ils n’ont pas choisi leur sépulture”,
plateau de Californie, Craonne, 2014. Photo FV/CD02.*

“Je n’ai jamais eu aucune pression des autorités pour ce travail en 1998. Par rapport au discours de Lionel Jospin, je crois que c’est le lieu qui a engendré le discours. On ne pouvait pas venir à Craonne sans évoquer les mutineries de 1917” rapporte Haïm Kern en 2012. Après deux actes de vandalisme, la sculpture monumentale est finalement dérobée le 12 août 2014. L’effroi est total pour l’artiste : “Je croyais faire une œuvre pérenne et qui devait être ressentie par tout le monde avec respect pour le symbole qu’elle représente. Je ne pensais pas qu’on attaquait les monuments aux morts.”

**Haïm Kern et la première partie de la nouvelle œuvre,
fonderie de la Plaine, septembre 2016.**
Photo FV/CD02.



parmi d’autres pour la commémoration”, raconte l’artiste². Fin mai 1998, il est décidé que l’œuvre sera implantée sur le Chemin des Dames. C’est ensuite, le 3 juin que le plateau de Californie au dessus du village de Craonne est définitivement choisi. Le monument est inauguré le 5 novembre 1998 par le Premier ministre, Lionel Jospin, accompagné du ministre de la Culture et de la Communication, Catherine Trautmann et du secrétaire d’Etat aux Anciens Combattants, Jean-Claude Masseret. Propriété de l’Etat, la sculpture est inscrite à l’inventaire du Fonds national d’art contemporain (FNAC 99089). Le 24 mai 1999, l’œuvre est retrouvée abattue : restaurée, elle est remise en place le 8 novembre 1999. A nouveau retrouvée abattue le 24 avril 2006, l’œuvre, restaurée, est remise en place le 6 novembre 2006³.

Le discours du Premier ministre Lionel Jospin en 1998 qui affirmait vouloir la réintégration dans la mémoire collective des soldats “fusillés pour l’exemple” fut aussitôt associé à l’œuvre.

2 - Cf. La lettre du Chemin des Dames, Hors-série n°3, 2006, consacrée à l’œuvre.

3 - Sur cette seconde restauration voir La lettre du Chemin des Dames n°10, août 2006.

UN MONUMENT DE PAIX

La commande publique de l'Etat était devenue malgré elle le symbole des soubresauts de la mémoire du Chemin des Dames. Or, c'est un "monument de paix" que l'artiste a voulu réaliser en "restituant des visages sereins et apaisés, parce que la souffrance appartient à la guerre" explique-t-il. "La façon dont les gens qui venaient voir ce monument et qui viennent le voir, le perçoivent, m'a peut-être encouragé à aller au-delà, c'est-à-dire que j'ai pensé qu'il y avait aussi des mémoires que je me devais de ranimer, d'évoquer, et je voulais

*faire comme un geste, comme un mouvement d'amour, comme un mouvement tendre envers une mémoire qui m'habite, qui est lointaine, qui est confuse, mais que je sens très vivante*⁴".

Avec le vol de l'œuvre, l'offense à la mémoire était immense à peine le cycle des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale entamé. En avril 2015, un travail des collégiens de Corbeny est venu combler le vide laissé sur le plateau de Californie. L'Etat a souhaité très tôt que cet acte inqualifiable soit réparé. L'artiste profondément touché par la disparition de l'œuvre a alors accepté de renouveler son travail dans l'esprit qui l'avait guidé à faire "Ils n'ont pas choisi leur sépulture" dix-huit ans auparavant. Agé de 86 ans, Haïm Kern ne veut pas heurter avec cette nouvelle œuvre : "Pourquoi faire quelque chose de différent ? Pourquoi poser un problème aux visiteurs ?" Ces visages pris dans la nasse ont pris une place importante sur le plateau du Chemin des Dames, ils représentent pour nombre de visiteurs les soldats sans sépulture connue.

Sur ces soldats, l'artiste dit avoir "une sensation physique sur le Chemin des Dames. Je n'irai pas jusqu'à dire que je les entends, mais il y a de cela. [...] j'avais dit alors qu'il s'agissait de remettre ces gens qui sont sous terre à la lumière". Chaque tête similaire mais différente a donc son importance. "J'ai fait remettre une tête supplémentaire, lors de la première restauration, puis encore une, lors de la deuxième restauration. Si l'histoire continuait comme ça, j'en remettrais une autre" confiait-il en 2012. Malheureusement le vol de la sculpture en 2014 devait provoquer l'arrivée de cette nouvelle tête. Ainsi, dès 20 têtes de la première œuvre, la nouvelle sculpture en comporte désormais 23. "Mais, il pourrait y en voir plus, si jamais les précédentes têtes revenaient" confie l'artiste, avant de poursuivre : "cela ferait un beau conte surréaliste".

12



Haïm Kern, Fonderie de la Plaine, septembre 2016, photo F.-X. Dessirier/CD02.

**"Mon œuvre a fini par pousser là-bas et par avoir des racines profondes".
Haïm Kern, 2012.**



Moules en cire pour les têtes qui figureront dans la nouvelle œuvre. Photo CD02/FV.

ENTRE CIEL ET TERRE

En 2015, après plusieurs visites sur le Chemin des Dames, la réimplantation du monument à son emplacement d'origine posait de nombreuses questions en matière de sûreté. Était-il pensable de remettre l'œuvre à la portée d'un nouvel acte de malveillance ? Début 2016, le service de sûreté des musées de France, rendait un avis défavorable sur une réimplantation sur le plateau de Californie. Plusieurs rapports mettaient en évidence que seul le site de la Caverne du Dragon remplissait les conditions d'une installation suffisamment sécurisée. Le site de la Caverne du Dragon permettait de maintenir l'œuvre sur le Chemin des Dames en maintenant un accès au public. Ce choix permettait l'intégration de l'œuvre dans un environnement tout aussi symbolique, en rebords de plateau et préservant ainsi la transparence de l'œuvre et son dialogue avec la nature et le paysage du Chemin des Dames. Aussi, sur la terrasse de la Caverne du Dragon, le monument redevenait sculpture. Comme il importe de garder du recul pour contempler l'œuvre, un agrandissement de la terrasse est désormais entrepris pour recevoir l'œuvre et lui proposer un écrin à sa mesure. Cependant ce site détache du sol le monument ; ce sol où reposent encore les disparus auquel il rend hommage. Mais cette situation, entre terre et ciel, n'en est pas moins symbolique.

Haïm Kern sur la terrasse de la Caverne du Dragon, 2016. Photo FV/CD02



Egalement, une partie de l'œuvre originale va revenir pour la troisième fois sur le Chemin des Dames. Puisque selon le souhait de l'artiste, des fragments de l'œuvre originale retrouvés après le vol de 2014 vont être refondus dans la nouvelle œuvre, tandis qu'une autre partie de ces fragments pourra être disposée dans une "trace" mémorielle à l'emplacement d'origine de l'œuvre, sur le plateau de Californie à Craonne. Un rappel et une continuité indispensables pour l'artiste comme pour le travail de mémoire induit par l'œuvre elle-même. La nouvelle œuvre est quant à elle en cours de réalisation. Les premières fontes de bronze à cire perdue ont pu avoir lieu en septembre dernier dans les ateliers de la fonderie d'art de la Plaine où avait été fondue la première fois l'œuvre en 1998. Désormais, le gros du travail demeure l'assemblage des différentes parties, la ciselure et la patine du bronze.

La nouvelle œuvre doit être inaugurée le 16 avril 2017 à l'occasion des cérémonies du centenaire du déclenchement de l'offensive dite du Chemin des Dames. Par sa propre histoire, l'œuvre *"Ils n'ont pas choisi leur sépulture"* dépasse désormais le sens qui a prévalu à son installation à l'occasion du 80^e anniversaire de l'Armistice en matérialisant une fois de plus la volonté des hommes à préserver leur mémoire. Désormais occupé à veiller sur le travail de la fonderie, Haïm Kern se demande cependant comment les gens vont adopter à nouveau son œuvre, qui garde son titre : *"Ils n'ont pas choisi leur sépulture"*. A ce sujet, l'artiste nous confiait : *"On l'appelle aujourd'hui le monument Haïm Kern, c'est un peu injuste. On pourrait l'appeler par son nom, même si c'est un peu plus long en effet"*.

Franck VILTART

Remerciements : Haïm Kern, Daniel Jolivot et l'équipe de la fonderie d'art de la Plaine

DU 218^e RI A *KÖENIGS* PIERRE BENOIT ET LE

Paru en 1918, *Koenigsmark*, le premier roman de Pierre Benoit se présente comme le récit recueilli par l'auteur une nuit d'octobre 1914 au-dessus de Craonnelle, près du Carrefour de la mort.

La part de la littérature et celle de l'expérience vécue.

Le 11 décembre 1918, le prix Goncourt était décerné au livre de Georges Duhamel *Civilisation*, par six voix contre quatre au roman de Pierre Benoit, *Koenigsmark*¹. Même si *Civilisation* a pu se prévaloir d'un succès durable (le livre en est à sa 44^e édition en 1944), *Koenigsmark* aura un destin plus exceptionnel. Après de nombreuses rééditions, il a ouvert en 1953 la collection bon marché lancée par La Librairie Générale Française, devenant dans l'histoire du livre en France, "Le Livre de Poche n°1". Avant de paraître en volume le 11 novembre 1918, *Koenigsmark* avait été publié en feuilleton dans la revue *Le Mercure de France*, où Guillaume Apollinaire tenait sa rubrique "La vie anecdotique". Six livraisons de quinzaine en quinzaine entre décembre 1917 et février 1918, alors que l'issue de la guerre était encore incertaine.

14

UN ROMAN DANS LA GUERRE

"Et voici donc la bizarre histoire que me raconta, ce soir du 30 octobre 1914, le lieutenant Vignerte, à l'endroit que ceux qui l'ont occupé ont appelé le Carrefour de la mort". L'intrigue de *Koenigsmark* s'inscrit dans l'histoire la plus récente. D'octobre 1913 à la déclaration de guerre, Raoul Vignerte, un étudiant en histoire qui a accepté de devenir précepteur de l'héritier du grand-duché de Lautenbourg-Detmold se retrouve mêlé aux intrigues d'une cour allemande tout en tombant sous le charme de la grande-duchesse Aurore, une jeune veuve aussi belle qu'énigmatique. S'intéressant à un meurtre commis au XVII^e siècle, il découvre un cadavre qui n'est pas celui qu'il cherchait et démasque les traîtres dans l'entourage d'Aurore. L'un d'eux, Ulrich de Boose, incarnation du militarisme prussien, ne manque pas de resurgir à la fin du roman dans les tranchées du Blanc Sablon en capitaine de génie d'un régiment saxon...

Dans *Koenigsmark*, Pierre Benoit mêle habilement la réalité et la fiction, des personnages imaginaires et des contemporains comme la poétesse Anna de Noailles qu'il admire ou l'historien Charles Seignobos qu'il apprécie guère. De même, le grand-duché de Lautenbourg-Detmold n'a jamais existé mais, en bon connaisseur de l'Allemagne, Pierre Benoit l'a inventé à partir de deux entités historiques : le duché de Lauenbourg (annexé par la Prusse en



Le lieutenant Pierre Benoit en 1914 ou 1915. Archives Albin Michel.

1876) et la principauté de Lippe-Detmold, état libre au sein de l'Empire allemand jusqu'en 1918. Quant à l'amour que Raoul Vignerte porte à la grande-duchesse, il n'a rien de scandaleux. C'est par son mariage qu'Aurore est devenue allemande car elle est née dans les steppes de la mer Caspienne aux confins de cette Russie qui est alliée de la France. A un moment où l'antigermanisme est à son paroxysme, en France, le lecteur découvre dans *Koenigsmark* que les femmes allemandes peuvent être jolies et que le meilleur historien de l'hellénisme s'appelle Gustav Droysen, puisqu'il n'y a "aucun ouvrage français susceptible d'être utilisé à [sa] place"².

1 - Les deux œuvres faisaient l'une et l'autre écho à la guerre au Chemin des Dames. Si *Koenigsmark* se déroule du côté de Craonnelle à l'automne 1914, l'ultime chapitre de *Civilisation* qui donnait son titre au livre se déroulait dans une "autochir", un hôpital mobile, lors des combats de Laffaux de mai 1917.

2 - *Koenigsmark*, chap. V.

MARK (ET AUTRES TEXTES...) CHEMIN DES DAMES

UN NARRATEUR NOMMÉ PIERRE BENOIT ?

“- Quelle compagnie, lieutenant ? - 24^e du 218^e, mon général.” peut-on lire au début du prologue de *Kœnigsmark*. C’est bien le régiment qu’a rejoint à Pau Pierre Benoit, mobilisé le 2 août 1914. L’ordre de marche du 218^e R.I. précise qu’il est sous-lieutenant à la 24^e compagnie du 6^e bataillon. Départ de Pau le 11 août avec 37 officiers, 2 174 hommes, 120 chevaux, 36 voitures³. Le 21, entrée en Belgique. Charleroi, Guise, c’est la retraite. Puis après la Marne, la contre-offensive, le 18 septembre, tandis que le bataillon de Pierre Benoit, le 6^e, reste à Cuiry-les-Chaudardes, le 5^e va prendre les tranchées au nord de Beaurieux. 27 octobre : “le 6^e bataillon reçoit l’ordre de se rendre au Blanc-Sablon. Il occupe le sud du carrefour Craonnelle-Oulches et le château”. Retour à *Kœnigsmark* : “Le Blanc Sablon avait mauvaise réputation” écrit l’auteur, et un peu plus loin il insiste : “un endroit lugubre”, et encore : “un ignoble secteur”.

Comme il y a les *Lettres à Lou* et les *Lettres à Madeleine* de Guillaume Apollinaire, il y a les *Lettres à Fernande* de Pierre Benoit. Une correspondance où se mêlent aussi l’amour et la guerre et qui a été longtemps oubliée dans le fonds Pierre Benoit à la Bibliothèque nationale de France⁴. Trente lettres adressées à Fernande Leferrer, une modiste de Paris qui a partagé la vie de l’auteur pendant dix ans, de 1912 à 1922. On retrouve derrière le narrateur de *Kœnigsmark* l’officier attentif à ses hommes, tel que Pierre Benoit se décrit dans ses lettres, “avec ma section, une soixantaine de bons types de chez moi, que j’interpelle de temps en temps en patois : *hilh de pute !*” (17 octobre). Ou encore le 23 novembre : “J’ai perdu hier un de mes hommes. Moi qui ai horreur du sang, je l’ai pensé comme j’ai pu. Il a claqué une heure après.”

Au mépris des ordres reçus, le sous-lieutenant (puis lieutenant à partir du 28 septembre) Pierre Benoit fournit des indications précises sur les lieux qu’occupe sa compagnie : “Les tranchées que nous défendons bordent le fameux Chemin des Dames. A 500 mètres de la non moins fameuse ferme Heurtebise [sic], à dix kilomètres est de Vailly et cinq ouest de Craonne” (lettre du 18 novembre). Fernande songe en effet à venir le retrouver sur le champ de bataille, Pierre se moque gentiment : on n’est pas au 4^e acte de *Cyrano de Bergerac* ! Il n’en éprouve pas moins la douleur de la séparation et il ne cesse d’exprimer sa nostalgie pour la vie d’avant, les dîners au restaurant, les sorties au théâtre, les promenades. “Je donnerai tout pour avoir le pouvoir que tu as à toute heure, de traverser cinq minutes le beau Luxembourg” (lettre du 16 novembre). Il fait pourtant des projets d’avenir à deux pour après la guerre : un voyage en Bretagne, le cerge qu’ils iront mettre à la basilique du Sacré-Cœur. En attendant, “j’ai Craonne à mes pieds, des milliers de morts enfouis et de blessés...” écrit-il le 22 octobre, et le 15 novembre : “Dis-toi que nous vivons dans des charniers que l’odeur du tabac seule purifie”.



Couverture de *Kœnigsmark*, Le livre de poche.



Pierre Benoit à Dax en 1915 (?) au milieu de soldats convalescents et de membres du personnel de santé. P. Benoit est au second rang. Archives de La Pelouse - Saint-Paul lès Dax.

3 - JMO du 218^e régiment d’infanterie, SHD 26N718/1.

4 - Exhumée par Bernard Vialatte, cette correspondance, avec trois lettres de Fernande, a été éditée en 2010 par Maurice Thuillière (“Au début de la guerre : une correspondance française”, *Cahiers des Amis de Pierre Benoit*, XXI, p. 57-93).

Le narrateur et Raoul Vignerte : deux lieutenants, deux jeunes hommes cultivés qui conversent dans la nuit, et deux amis. *“Deux mois de guerre nous avaient liés plus que n'auraient pu le faire deux ans de paix”*. Dans ses lettres, Pierre Benoit raconte à Fernande comment il a retrouvé début septembre au 218^e RI, mais dans une autre compagnie que la sienne, une connaissance commune, peut-être un ancien rival, un certain Peyre de Betouzet⁵, qui avait déjà publié lui aussi avant la guerre. Retour au roman : *“J'étais Béarnais, il était Landais. J'avais préparé en Sorbonne l'agrégation d'allemand. Il y avait préparé deux ans plus tard l'agrégation d'histoire”*. Pierre Benoit brouille les pistes : il est Landais par son père et c'est Peyre qui est d'origine béarnaise. Mais c'est bien lui, et pas Peyre, qui a préparé à la Sorbonne l'agrégation d'histoire... Bientôt, ce sont de longues conversations dans la nuit d'automne : *“J'ai en moyenne trois heures de conversation par jour avec Peyre”* (7 octobre). Encore une semaine, et chacun devient l'exécuteur des dernières volontés de l'autre : *“Je viens de remettre à Peyre une enveloppe contenant mes instructions en cas d'accident”* (14 octobre). Dans *Koenigsmark*, Vignerte, avant de mourir, fait du narrateur le dépositaire de son incroyable histoire.

16

DE KÖENIGSMARK AUX CONTES DU DIMANCHE

En 1919-1920, après *Koenigsmark*, et auréolé du succès de *L'Atlantide* (1919), Pierre Benoit, lui le nouveau venu et pas encore académicien, est invité par *L'Echo de Paris*, le journal de Barrès, à se joindre aux quatre grands “B” de la littérature française d'alors, les académiciens René Bazin, Henry Bordeaux, Paul Bourget et René Boylesve pour alimenter à tour de rôle une série hebdomadaire intitulée “Les contes du dimanche”. Parmi les nouvelles publiées dans *L'Echo de Paris* par Pierre Benoit, plusieurs font référence à la Grande Guerre, et deux directement à son expérience personnelle sur le Chemin des Dames : *La Désertion de Jacques Arneguy* et *La Honte*⁶.

“La Honte, je l'ai vue, une nuit, exactement la nuit du 31 août 1914 au 1^{er} septembre 1914, sur la route de Laon à Vailly”. *La Honte* renvoie à un épisode vécu par l'auteur lors de la retraite de l'armée française après la bataille de Charleroi. C'était déjà un leitmotiv dans les lettres à Fernande, ainsi le 17 octobre : *“Pendant la retraite de Belgique, je suis resté douze jours sans me déchausser”*. Le JMO du 218^e RI confirme, et aussi le passage par Vailly-sur-Aisne : *“31 août-1^{er} septembre : marche de nuit par Cerny-lès-Bucy, Molinchart, Mons-en-Laonnois, Urcel, Pargny-Filain, Vailly, Presles [-et-Boves] où le régiment prend un repos de trois heures.”*

Dans la nouvelle, une famille de paysans du Nord “avec une grand-mère paralytique” voit les chariots sur lesquels elle fuyait réquisitionnés par des soldats en pleine déroute, ceux-là même qu'elle avait hébergés quelques jours plus tôt du côté de Fourmies. Pierre Benoit raconte les protestations des civils et l'intransigeance des officiers : *“J'ai à sauver mon régiment”*, répondit durement le colonel. *“Maintenant on empilait dans les chars les sacs du bataillon. [...] Et le régiment défila devant un pauvre amas obscur, d'où partaient des sanglots, et pour quoi le taire, hélas ! des injures.”*

PIERRE BENOIT, UN GRAND ROMANCIER DU XX^e SIÈCLE

Né à Albi en 1886, Pierre Benoit suit les affectations de son père, inspecteur militaire, en France et en Afrique du Nord : il passe son baccalauréat à Tunis et fait son service militaire en Algérie dans les zouaves. Après une double licence de lettres et de droit à Montpellier et un échec à l'agrégation d'histoire à la Sorbonne, il est reçu en 1910 au concours de rédacteur au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Il publie en 1914 un premier recueil de poésies. Proche de Barrès et de l'Action française de Charles Maurras, le jeune homme se voyait poète. La guerre fait de lui un romancier. Retiré du front pour maladie dès décembre 1914, il reprend en septembre 1915 son travail au Ministère tout en écrivant *Koenigsmark* qui commence à paraître fin 1917. Avec *L'Atlantide* (1919), il s'impose comme le maître du nouveau roman d'aventures où se mêlent exotisme et sensualité. Plusieurs de ses œuvres atteignent des tirages considérables et sont portées à l'écran, comme *L'Atlantide* par le réalisateur allemand G. W. Pabst avec la troublante Brigitte Helm (1932). Pierre Benoit est élu en 1931 à l'Académie française. Inquiété à la Libération, il est interdit de publication jusqu'en 1947. L'édition de ses romans par le Livre de Poche contribue à sa postérité longtemps après sa mort survenue en 1962.



Pierre Benoit en 1920. Archives de La Pelouse - Saint-Paul lès Dax.

5 - Henry Peyre de Betouzet, pour l'état-civil Henri Peyre né en 1880 à Paris (6^e), mort en 1969 à Artiguelouve (Pyrénées-Atlantiques). Il a publié en 1912 un roman intitulé *Dans les décombres*. Sous-lieutenant à la 17^e compagnie (5^e bataillon) lors de la mobilisation, il est promu lieutenant fin août.

6 - *La Désertion de Jacques Arneguy* paraît dans le numéro du 7 septembre 1919 et *La Honte* dans celui du 9 novembre 1919.

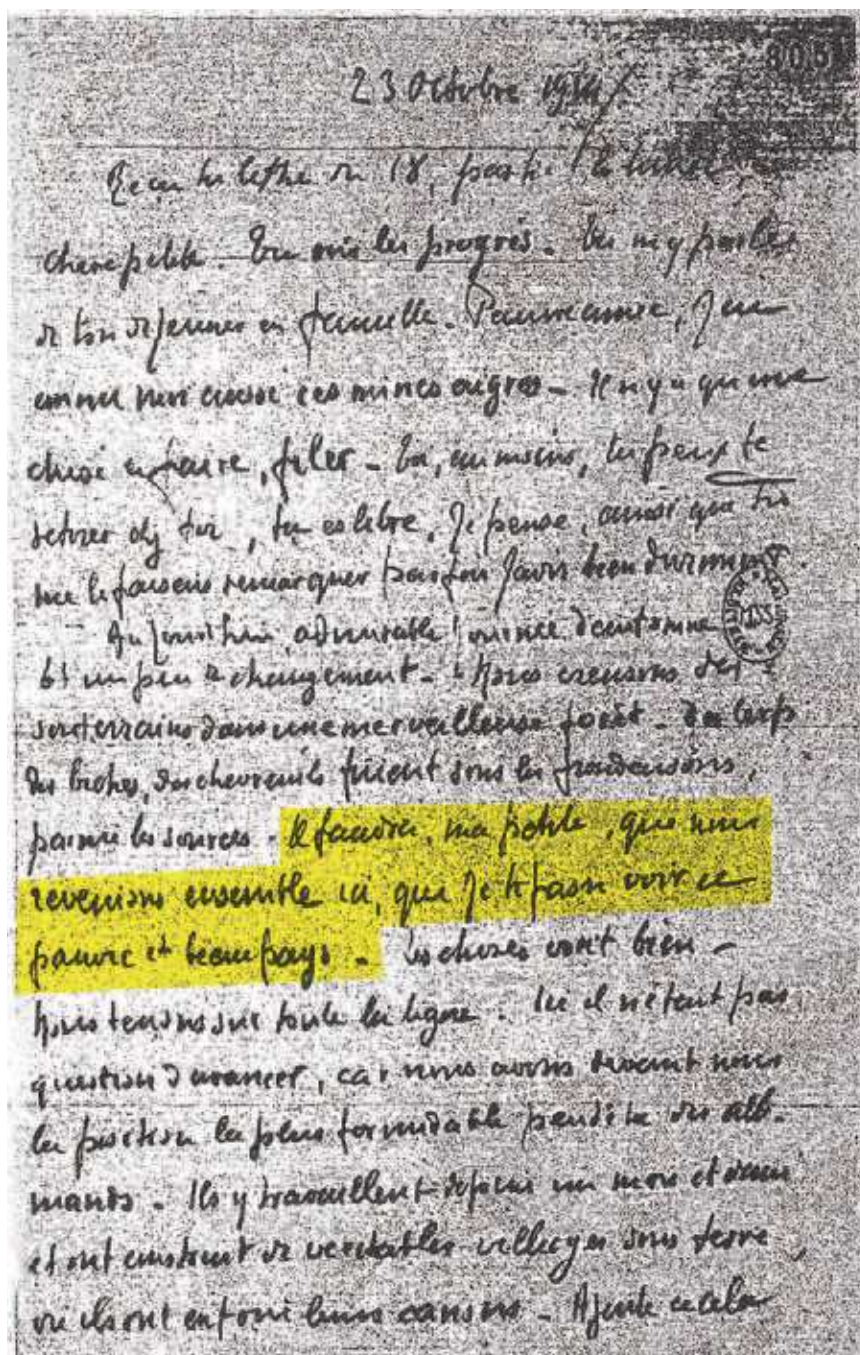
PIERRE BENOIT FACE AU REFUS DE GUERRE

La désertion de Jacques Arneguy. Après un titre accrocheur, la nouvelle commence par un coup de tonnerre. "Ce fut le jeudi soir que Jacques Arneguy, soldat de 1^{re} classe au 49^e d'infanterie, décida de désertir." Le Basque Jacques Arneguy, classe 1906, métayer à Urepel (Basses-Pyrénées), à deux pas de la frontière avec l'Espagne, serait-il un mauvais soldat ? Pour les lecteurs de *L'Echo de Paris*, un journal de droite, Pierre Benoit énumère toutes les raisons qu'un Basque peut avoir de désertir. Une guerre qui ne le concerne pas ("Encore, si c'était contre les Espagnols !"). Une longue tradition d'émigration vers l'Amérique : Jacques Arneguy doit rejoindre l'Argentine où vit déjà son oncle Adrien. D'ailleurs, il ne serait pas le premier à franchir la frontière, malgré la perspective de représailles par les autorités : la femme de son voisin Duhalde vient de se voir supprimer l'allocation aux familles des mobilisés. Les refus de guerre sont une réalité historique : à la date du 30 novembre 1918, le préfet des Basses-Pyrénées (aujourd'hui Pyrénées-Atlantiques) dénombre 812 déserteurs depuis la mobilisation et 6 444 insoumis qui n'ont pas rejoint leur unité⁷. "Insoumissions et désertions auraient 17% des mobilisés du département"⁸.

Certes, Jacques Arneguy tremble un peu en passant la frontière. "Sans doute, explique Pierre Benoit, de vieux restes de terrorisme militaire : le conseil de guerre, les terribles sanctions tracées en caractères minuscules sur le livret militaire". Toujours en vigueur en 1914, le code de justice militaire de 1859 prévoit cinq à dix ans de travaux forcés (dans les bataillons disciplinaires) pour le déserteur qui quitte le territoire pour se réfugier dans un pays étranger (articles 235 et 236). A partir de 1916, les bataillons disciplinaires sont engagés sur le front, dans les secteurs exposés, et avec des pertes considérables.

Finalement la désertion de Jacques Arneguy ne durera qu'une journée, le temps d'aller jusqu'à Burguete. La décision de rentrer à la maison est prise en entendant dans une auberge des Basques espagnols lire un communiqué où "les Français ont perdu la ligne Paissy-Craonnelle, les Creuttes, le plateau d'Ailles, la ferme de Cuissy, et se sont repliés sur les hauteurs de Beurieux". Au nom de "Cuissy", le sang d'Arneguy ne fait

qu'un tour. "Il leur explique que l'on ne prend pas comme cela la ferme de Cuissy, une ferme à quatre kilomètres des lignes, protégée par quatre rangées de tranchées, des tranchées défendues par le 18^e, de Pau, et le 49^e, de Bayonne, des régiments basques !" Est-ce toujours le Basque Arneguy qui parle ? En novembre 1914, Pierre Benoit a évoqué "la ferme de Cuissy" à plusieurs reprises dans les lettres à Fernande, cette ferme où il va au repos, ainsi le 16 novembre : "Je t'écris... chez de braves gens qui n'ont pu se résoudre à abandonner leur ferme à moitié bombardée." Dans la nouvelle, la ferme de Cuissy devient la métaphore de la France qu'il faut défendre dans ce catalyseur de la conscience nationale qu'est la guerre.



"Il faudra, ma petite, que nous revenions ensemble ici et que je te fasse voir ce pauvre et beau pays".
Lettre manuscrite de Pierre Benoit à Fernande Leferrer (23 octobre 1914).
Bibliothèque nationale de France, fonds Pierre Benoit (MF 19005).

7 - Chiffres cités par Joël Rocafort, *Avant oubli : soldats et civils de la Côte basque durant la Grande Guerre*, Editions Atlantica, Biarritz, 1997, p. 495. Ces "refus de guerre" sont largement évoqués dans le roman d'Eric Mailharracín, *Les oubliés du Chemin des Dames*, éditions Elkar, Bayonne, 2008.

8 - Miquel Ququet, "Désertions et insoumissions sur la frontière des Pyrénées pendant la guerre de 14-18", in *Mémoire et trauma de la Grande Guerre*, CRBC Rennes 2, 2010, p. 69.

Contrairement à *La Honte, la Désertion de Jacques Arneguy* n'est pas datée précisément. On pourrait penser à l'été 1917, dans le contexte des mutineries et au moment de la reprise des permissions. Mais le communiqué cité plus haut évoque plutôt la situation de fin mai 1918 lorsque l'offensive allemande submerge à la fois le terrain gagné l'année précédente et les positions que tenaient Pierre Benoit et ses hommes à l'automne 1914. Et les souvenirs de remonter : *"les relèves, avec les boyaux pleins d'eau, où l'on bute en marchant dans les puisards invisibles ; les cadavres qui surgissent, après les pluies, hors des tranchées, et ceux qui sont là-bas depuis septembre 1914 entre les lignes avec le pantalon rouge délavé de la bataille de la Marne ; l'obus qui éclate en plein dans une section tassée, feu d'artifice de chair humaine ; les blessés qui courent en tous sens, sur un pied coupé, en appelant : maman, maman, et toutes ces choses enfin qu'il faut taire quand on les a vues, parce qu'il y a une facilité trop horrible à les décrire."* Littérature ?... ou impuissance de la littérature ?



La ferme de Cuissy en 1915. Dessin anonyme d'un soldat. Coll. part.

L'EMPREINTE DURABLE DU CHEMIN DES DAMES

La dernière lettre à Fernande est datée du 1^{er} février 1915. Pierre Benoit n'est plus dans les tranchées de l'Aisne, mais à l'hôpital temporaire n°28 à Toulouse. Il a été évacué pour maladie le 8 décembre 1914. Il est réformé définitivement en 1915. Tout comme son régiment qui revient sur le Chemin des Dames en 1917 pour l'offensive Nivelle, et encore en 1918⁹, Pierre Benoit n'en a pas fini avec le Chemin des Dames ni avec la Grande Guerre qui réapparaît à plusieurs reprises dans son œuvre¹⁰. N'écrivait-il pas à Fernande le 8 novembre 1914 : *"Ceux qui sortiront de cette épreuve en garderont toute leur vie une gravité triste qui aura sa beauté."*

Le Chemin des Dames en 1914 dans *Koenigsmark*, le Chemin des Dames en 1918 dans *La Désertion de Jacques Arneguy*, le Chemin des Dames encore dans *Axelle*, un roman paru en 1928. Cette fois, il est question du 34^e régiment d'infanterie, un autre régiment du sud-ouest qui appartient à la 36^e division, et encore de l'offensive allemande de mai 1918. Comme dans *Koenigsmark*, Pierre Benoit apparaît au détour d'un dialogue : - *"J'étais moi-même à Oulches dans l'hiver 1914-1915."* - *"Eh bien, nous avons dû nous trouver face à face, du côté de Vauclaire [sic] et de La Vallée-Foulon..."*.

"Il revêtit [...] le pantalon et la chemise de toile blanche, la veste et le béret bleu, [il] chaussa des espadrilles." Quand Pierre Benoit décrit le métayer d'Urepel Jacques Arneguy passant ses "vêtements de paix" avant de prendre la route de l'Espagne, comment ne pas penser au paysan pensif sculpté par Claude Grange au pied du monument à la 36^e Division, dit monument des Basques ? Le monument s'élève au-dessus du village de Craonnelle, à proximité du fameux Carrefour de la mort qu'évoque *Koenigsmark*. Au même titre que l'anarchisant Henry Poulaille ou les pacifistes Gabriel Chevallier et Jean Giono, Pierre Benoit qui était proche de Maurice Barrès et de l'Action française de Charles Maurras, Pierre Benoit est un écrivain du Chemin des Dames.

Guy MARIVAL

Remerciements : cet article doit beaucoup à l'Association des amis de Pierre Benoit, en particulier à son Président Bernard Vialatte et à son Vice-président Stéphane Maltère.

18



Pierre Benoit lors de sa réception à l'Académie française le 24 novembre 1932. Agence Meurisse, BNF.

9 - Le Mémorial virtuel du Chemin des Dames recense actuellement 222 soldats et officiers du 218^e RI morts au Chemin des Dames entre 1914 et 1918 (memorial-chemindesdames.fr).

10 - La Grande Guerre réapparaît à plusieurs reprises dans son œuvre. Voir Jean Peyresblanques, "La 14/18 dans l'œuvre de Pierre Benoit", *Cahiers des amis de Pierre Benoit*, XVI, p. 22-32. ; Gérard de Crotanage, *Pierre Benoit : Le romancier paradoxal*, Paris, Albin Michel, 2012. A paraître prochainement : *La Grande Guerre de Pierre Benoit* par Stéphane Maltère aux éditions Les Deux Crânes, 63400 Chamalières.

A Laon, rue Fernand Christ, le monument funéraire de Frédéric Quellennec, érigé en 1922 dans les grands prés derrière l'hospice de Montreuil, rappelle le sort de deux jeunes pionniers de l'aviation : Frédéric Quellennec et Jean Moinier, respectivement âgés de 28 et 23 ans, disparus le 31 mars 1916.

Une cérémonie en hommage à ces deux aviateurs organisée à l'occasion du centenaire de leur mort a permis de revenir sur leur parcours.

C'est en 1915, que Frédéric Quellennec et Jean Moinier sont mobilisés dans une "arme naissante" : l'aviation. Né à Athènes en Grèce en 1888, Frédéric Quellennec, est mobilisé en 1911 au 12^e régiment de dragons. Formé pilote à l'école militaire de Pau, il est affecté à l'escadrille n°12 basée à Rosnay (Marne) en novembre 1915. Son frère ainé, Jacques, est d'ailleurs sous-lieutenant pilote depuis le printemps 1915 au sein de la même escadrille. Cette prestigieuse escadrille, intègre en Mars 1915, Jean Moinier, né en 1892 à Mont-sur-Meurthe (Meurthe et Moselle), jeune Saint-Cyrien, promotion des Marie-Louise, précédemment mobilisé au 13^e régiment de Hussards. Le Lieutenant Moinier reçoit pour affectation le poste d'observateur.

Au début de la guerre, les autorités militaires françaises sont conscientes des potentialités de l'aviation et l'envisagent essentiellement dans des missions d'observation et de renseignement. Ainsi, l'escadrille 12, formée à Reims en 1912, rattachée à la V^e Armée dès 1914, réalise de nombreuses missions de reconnaissance et de bombardement dans l'Aisne jusqu'en octobre 1916. Les JMO (Journaux de Marches et Opérations) mentionnent au quotidien des opérations auxquelles participent Quellennec et Moinier : reconnaissance, réglages de tirs, photographie aérienne, largage de bombes, espionnage, expériences de TSF, etc. C'est en février 1915, que le très respecté commandant Charles de Rose, chef du service aéronautique de la V^e Armée et commandant de l'escadrille 12, convaincu des potentialités offensives de l'aviation, la transforme en première escadrille de chasse française. D'émouvants témoignages mettent en évidence l'esprit de l'escadrille, unie, et très attachée à son commandant aux qualités techniques et humaines exceptionnelles. Précisons que les ingénieurs de l'escadrille 12 travaillent ardemment sur le tir synchronisé au travers de l'hélice, notamment Robert Alkan qui met au point le procédé en 1916, et qui permettra à l'aviation alliée de rattraper son retard dans ce domaine sur l'armée allemande.

Le matériel évolue, on reçoit des machines Nieuport 12 pour remplacer les Morane Saulnier Parasol. Le sergent Quellennec fait équipe avec l'adjudant Jean Navarre le 29 janvier 1916. Le 20 février, le Lieutenant Moinier bombarde Guignicourt malgré le brouillard. Le lendemain, il part à la recherche d'un Zeppelin allemand, de nuit, dans le secteur du Chemin des Dames. Or, c'est à la performante escadrille 12 que le haut commandement français confie le jour de Noël 1915, une mission qui aurait pu changer le cours de la guerre. C'est un camarade d'escadrille de Quellennec et Moinier qui nous confie ce récit stupéfiant, René Chambe, dans ses mémoires *Au temps des Carabines*¹. Cette mission consiste à bombarder le train du Kaiser Guillaume II, qui effectue le trajet Spa, en Belgique – Sedan, en zone occupée. Une opération particulièrement délicate pour laquelle tous les hommes de l'escadrille se portent volontaires. La mission, hautement risquée, sera matériellement impossible le lendemain matin, en raison d'une couche de brouillard. Chambe mentionne l'immense déception au sein de l'escadrille, et la tentative de vol risquée d'un pilote portant le nom de Quellennec qui décolle son Nieuport à 7h30 et heurte le sol quelques instants plus tard, sain et sauf mais convaincu que tout vol est impossible.

Le 31 mars 1916, le terrain de Rosnay est bombardé. Une heure après, 8 avions Nieuport de l'escadrille 12 partent bombarder le terrain allemand de Laon. Malheureusement, Quellennec et Moinier, équipiers

DANS LE CIEL DE LAON



Soldats allemands inspectant le Nieuport abattu le 31 mars 1916. Coll. part.

a priori à bord d'un Nieuport biplace de type 10 ou 12, ne rentrent pas. Que savons-nous de ce qui s'est passé au-dessus de Laon ce jour là... peu de choses mis à part ces quelques lignes écrites à la plume dans les JMO de l'escadrille N12, et un témoignage de Jean Marquiset, avocat laonnois, qui nous a laissé son journal de l'occupation de Laon². Les biplans français comme le Nieuport de Quellennec et Moinier doivent souvent effectuer de longs trajets à l'intérieur des lignes adverses et servent souvent de cible aux canons de la DCA allemande. Les deux hommes sont donc arrivés à 11h35 au dessus de Laon à bord de leur Nieuport, dont le ronflement se mêle selon Marquiset, aux sirènes de la gare et aux tirs de la DCA. Marquiset poursuit : "c'était quelque chose d'émouvant et de merveilleux à la fois que de voir cet oiseau blanc, brillant, si brillant qu'on l'eût cru d'argent, tant il resplendissait au soleil, évoluer en courbes gracieuses dans un ciel d'un bleu très pur, au milieu des petits nuages des shrapnells. Puis le ciel se charge de machines allemandes et l'on entend le crépitement de mitrailleuses....". C'est coupé en deux que le Nieuport "chute interminablement et s'abat". Marquiset relate les obsèques émouvantes, interdites aux Laonnois, les couronnes de fleurs et l'hommage militaire rendu par les Allemands aux deux aviateurs français, et leur inhumation au cimetière militaire Saint-Vincent de Laon.

Dès 1920, après désaffectation du cimetière allemand de Saint-Vincent, la famille Quellennec entreprend des démarches afin d'acquérir une parcelle au lieu-dit Saint Ladre, en bordure de la RN44, tout proche du passage à niveau de la voie du chemin de fer Laon-Paris. L'intention de la famille a toujours été "de faire reposer les corps de leurs chers disparus à l'endroit où ils sont tombés en soldats pour la France". Les corps de Frédéric et Jean furent provisoirement transférés le 7 février 1921 au cimetière Saint Just. Le corps de Jean est rapatrié à la demande de la famille, à Besançon, le 27 décembre 1921. Edouard Quellennec, père de Frédéric, et Jacques son frère, mentionnent dans leurs émouvantes lettres conservées dans les fonds de l'hospice de Montreuil aux Archives départementales de l'Aisne, "être prêts à supporter tous les frais afin d'obtenir la sépulture qui convient pour leur cher Fred". Par bonheur pour la famille, la Préfecture valide la proposition du directeur de l'hospice d'aliéner gratuitement cette parcelle à la famille. Edouard et Jacques Quellennec organisent au travers de croquis très précis, l'aménagement du lieu de repos définitif. Le 12 octobre 1922, la cérémonie, à caractère religieux et d'une extrême simplicité, est menée à la demande de la famille par l'aumônier de l'hospice qui a été témoin de la chute. La famille Quellennec se recueille tous les ans sur la tombe de Frédéric au mois de novembre.

1 - René Chambe, *Au temps des carabines*, Flammarion, 1955.

2 - Jean Marquiset, *Les Allemands à Laon (2 septembre 1914-13 octobre 1918)*, Bloud et Gay, Paris, 1919.

THIerno : LA MÉMOIRE

Thierno a 17 ans, devant lui se dresse *La Constellation de la douleur*, œuvre d'art inaugurée en 2007 sur le Chemin des Dames en hommage aux tirailleurs sénégalais.

La mémoire d'un arrière-grand-père venu combattre en France pendant la Grande Guerre prenait soudain un nouveau sens. A la vue des sombres statues qui se dressent parmi le paysage, le jeune homme qui a quitté le Sénégal entrevoit l'ampleur du sacrifice de dizaines de tirailleurs il y a un siècle.



Thierno Mountaga Sow devant *La Constellation de la douleur*, Chemin des Dames, 25 juin 2016. Photo CD02/FV.

UN LONG CHEMIN

Thierno Mountaga Sow fait partie du groupe ethnique des Toucouleurs. *"Depuis que je suis tout petit, je voulais venir en France. Au Sénégal, tout le monde rêve de la France, moi j'ai toujours aimé la France"*, raconte-t-il. Orphelin, le jeune adolescent se retrouve dans l'obligation de subvenir à ses besoins. Il décide d'économiser les maigres fruits de petits travaux pour financer son rêve. De

20

Dakar, il se fait conduire en Mauritanie afin de rejoindre le Maroc. Dans le désert, il marche pendant plusieurs jours, n'a pour nourriture que de l'eau et quelques gâteaux. Après des nuits passées accroupi à l'arrière d'un camion, le grand bateau qu'on lui avait promis au départ n'est pas là. Lui et les autres devront traverser le détroit de Gibraltar sur une petite pirogue. Enfin arrivés sur la terre ferme, il est placé dans un centre d'internement qu'il doit quitter au bout de quelques jours. Après un long périple en train, il gagne la France. Lorsqu'il arrive à Paris, les quelques contacts promis en route ne sont pas non plus au rendez-vous. Enfin, après plusieurs jours sans manger, une rencontre fortuite lui indique un train à destination de Saint-Quentin.



Tirailleur sénégalais photographié en 1917. Coll. part.

Arrivé dans l'Aisne, l'adolescent est pris en charge et placé sous la responsabilité de l'Etablissement Départemental en faveur de l'Enfance et de la Famille à Laon, dans le cadre du Dispositif d'Accompagnement des Mineurs Isolés Etrangers (DAMIE). Scolarisé au collège, l'adolescent s'applique dans les différentes matières qui lui sont proposées. Dès les premiers cours de Français, Thierno informe son professeur, que son arrière-grand-père avait fait partie des tirailleurs sénégalais venus se battre et mourir en France. Marilyn Himmesoëte, professeur de Lettres Modernes et de Français Langue Seconde, est interpellée par cette information rare dans la bouche de l'un de ses élèves. Mais Thierno n'a que peu d'éléments supplémentaires. Il a entendu parler, lorsqu'il était enfant, par des membres de sa famille, qui lui ont transmis oralement l'histoire familiale, que son arrière-grand-père était mort en France pendant la Grande Guerre. Son professeur lui indique alors que non loin de Laon, de nombreux tirailleurs sénégalais ont combattu et sont morts sur un champ de bataille que l'on appelle ici le Chemin des Dames. Arrivé au bout d'un long chemin dans l'Aisne, Thierno allait découvrir tout de l'engagement des tirailleurs sénégalais sur ce champ de bataille où son professeur propose de l'emmener, parce qu'*"aujourd'hui, c'est au tour de Thierno d'être sur la terre pour laquelle ont combattu ses aïeux"*, nous confie-t-elle.

Thierno en visite à la Caverne du Dragon. Photo CD02/FV.



COMME SEUL BAGAGE



LE DIAMBAR

Le 25 juin 2016, c'est à la Caverne du Dragon que nous rencontrons Thierno. A la vue de photographies de la Première Guerre mondiale, l'adolescent prend la mesure de cette guerre. Nous assistons alors à la rencontre singulière de la mémoire orale avec l'histoire, à travers la présentation des tirailleurs sénégalais tombés pour la France, leur visage, leur uniforme, leurs conditions de vie dans les tranchées, l'étendue des pertes, les récits de l'offensive du 16 avril 1917.

Loin du silence et de l'oubli du rôle des tirailleurs dans la guerre, la mémoire familiale de Thierno avait transporté l'histoire de l'un

de ses ancêtres. Ce dernier avait dû quitter sa famille pour partir combattre en France. Ce traumatisme familial rapporté par un adolescent de 17 ans déraciné, en plein apprentissage de la langue française, donnait une force inouïe à ce témoignage singulier. Quelques éléments revenaient cependant à la surface. La mère de ce tirailleur était devenue presque folle après le départ de son fils. Un voyant-guérisseur avait dit alors à cette femme de laisser partir son fils à la guerre. "Il était devenu un Diambar", explique Thierno. Diambar vient du wolof et signifie le brave, celui qui défend le pays, plus communément le guerrier au Sénégal. Mais Thierno garde en mémoire également un nom : Alfa Abdoulaye. La base des Morts pour la France conserve bien la fiche d'un tirailleur du nom d'Alfa Abdoulaye, décédé d'une pneumonie en septembre 1917, à l'hôpital du camp de Fréjus dans le Var. Une grande partie des tirailleurs sénégalais sont en effet décédés des suites de maladie dans les camps "d'hivernage" dans le sud de la France, sans avoir pu rejoindre le front.

SEDAR SENGHOR, MON HÉROS

En quittant la Caverne du Dragon et après avoir déambulé parmi les sculptures de Christian Lapie, Thierno avoue être très ému et confie voir en elles de véritables silhouettes africaines. Il a beaucoup de questions notamment sur le sort des tirailleurs de retour au Sénégal. Dans le port de Dakar, il a entendu parler du massacre de Thiaroye, en décembre 1944, quand des troupes françaises ont tiré sur des tirailleurs sénégalais, prisonniers de guerre récemment rapatriés, qui manifestaient pour le paiement de leurs indemnités. La participation des tirailleurs sénégalais aux deux guerres mondiales s'emmêlait désormais comme pour mieux rappeler le sacrifice de deux générations de Sénégalais sur le continent européen.

La visite au cimetière militaire de Cerny-en-Laonnois attriste le jeune homme. Tant de tombes portent des noms qui lui sont familiers : Dialo, Samba, Diara. "Ils sont loin de chez eux" nous interpelle Thierno. Dans la chapelle du Mémorial du Chemin des Dames, la présence d'une plaque remise par Léopold Sedar Senghor est une découverte supplémentaire. Cet objet le comble de bonheur : "Léopold Sedar Senghor, mais c'est mon héros !" C'est sans doute la plus grande marque de respect à la mémoire des Sénégalais selon lui. La plaque apposée par le célèbre écrivain et ancien Président du Sénégal forge un sentiment nouveau chez l'adolescent : sa terre d'accueil est profondément liée au Sénégal. Le fil de la mémoire familiale pouvait se dénouer un peu plus. Le passé se joignait au présent et permettait même d'entrevoir l'avenir. Thierno pouvait nous confier ainsi son rêve de devenir footballeur professionnel, dans une équipe française et pourquoi pas rencontrer le chanteur sénégalais Youssou N'Dour, un jour, peut-être, sur le Chemin des Dames.



Thierno devant la plaque apposée par Léopold Sedar Senghor dans la chapelle de Cerny-en-Laonnois. Photo CD02/FV.

Fiche de Mort pour la France d'Alfa Abdoulaye.
Source : www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **ABDOULAYE**
Prénoms **ALFA**
Grade **2^e classe**
Corps **25^e B^e Sénégalais**
N^o **55505** au Corps. — Cl. **1917**
Matière. **au Recrutement**
Mort pour la France le **7 septembre 1917**
à **116^e SS à Fréjus. Var**
Genre de mort **des suites de pneumonie**
double (1^{er} communiqué)
Né le **1890**
à **Buttel** Département **Sénégal**
Arr^s municipal (p^s Paris et Lyon) **Butte de Malan**
à telant rue et N^o.
Judgement rendu le _____
par le Tribunal de **St-E**
acte ou judgement transcrit le _____
N^o du registre d'état civil _____
334-708-1021. [20131] **Kan Dou**

■ LE BALLET DES MORTS :

Etat, armée, familles : s'occuper des corps de la Grande Guerre, Béatrix PAU, La librairie Vuibert, 2016, 360 p.

SI LA VIE ET LA MORT des soldats au front sont bien documentées, le devenir de leurs corps était resté dans l'ombre. Issu d'une thèse de 2004, qui inspira à Pierre Lemaître son roman "au revoir là-haut" (Prix Goncourt 2013), cet ouvrage dresse le tableau parfois glaçant du sort réservé aux centaines de milliers de morts, disputés entre raison d'Etat, volonté des familles et avidité des entrepreneurs privés. Dès 1915, le gouvernement recommande les sépultures individuelles et vote la création des cimetières militaires pour regrouper les corps, avec sépulture perpétuelle. En 1916 est créé le service d'état-civil aux armées, chargé d'assurer le transport des dépouilles et leur identification future. Mais l'offensive allemande de 1918 et la contre-offensive qui suit balayent les efforts réalisés pendant trois ans. Après l'armistice, face à une situation sanitaire catastrophique et à l'afflux des parents en pèlerinage, l'Etat décide de prolonger l'interdiction d'exhumation pour la zone aux Armées. Dans les familles, où le processus de deuil s'est limité pendant des années à la réception d'un avis de décès et à la conservation de quelques objets et lettres devenus symboles du défunt, la décision n'est pas comprise, et c'est par l'entremise de la presse et des élus locaux qu'elles font pression sur le gouvernement. Au cours de l'année 1919, les exhumations clandestines de nuit se multiplient, bouleversant les tombes, ajoutant au chaos généré par les sangliers et les agriculteurs qui remettent leurs terres en culture. Paradoxalement, la République cède d'abord aux demandes américaines (avril 1920), puis à la pression de l'opinion publique en juillet 1920. La loi précise que les corps seront restitués aux frais de l'Etat, seules les veuves, ascendants et descendants directs pouvant faire cette demande, les tribunaux statuant sur les priorités en cas de désaccord. Par souci d'égalité, un billet de train gratuit est offert si ces personnes souhaitent assister à l'exhumation. Devant l'ampleur des opérations (identification, exhumation, mise en bière et transport), l'Etat fait appel à des entrepreneurs privés par adjudication (appel d'offres publiques). Les premiers convois partent des deux gares régulatrices de Creil (Oise) et Brienne-le-Château (Aube) à partir de mars 1921. Pendant trois ans, en plus de ces trains spéciaux, des wagons mortuaires sont attachés aux trains normaux et circulent dans toute la France. Rentabilité et gain de temps sont les maîtres mots de ces entrepreneurs, dont l'enrichissement fait rapidement polémique. Ce qui frappe les esprits de l'époque, c'est le contraste entre l'hommage de la Nation (voir les cortèges accompagnant le retour des cercueils), et le fait que les corps soient traités comme de vulgaires marchandises par ces "mercantis de la mort". A partir de 1924, les scandales se multiplient et l'opinion publique prend la mesure des atteintes qui ont été faites aux dépouilles des soldats : corps mélangés, pillés, cercueils remplis de terre pour « faire le poids », erreurs d'identification. En 1926 à Mareuil-le-Port, on découvre sur le site de l'ancien cimetière militaire des dizaines de corps non identifiés qui ont été laissés sur place. Une procédure judiciaire débute alors, qui durera des années sans résultat concluant. Contrairement à ce que pensaient les contemporains de la Grande Guerre, l'Etat a continué à entretenir les cimetières militaires. Et cent ans après, ce sont les tombes de ces 250 000 soldats rendus à leur famille qui disparaissent peu à peu des cimetières communaux, en même temps que la mémoire des familles.



■ LES BOYS D'ALABAMA,

La Rainbow Division et la Première Guerre mondiale, Nimrod FRAZER, CNRS Edition, 2016, 392 p.

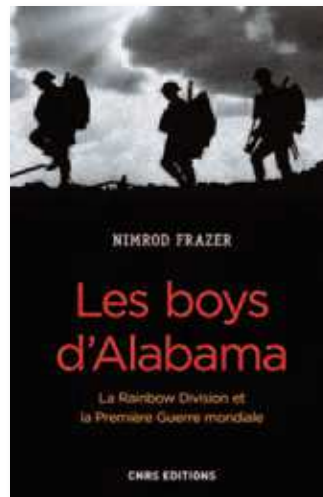
DEPUIS NOVEMBRE 2012, le mémorial de la ferme de la Croix Rouge à Fère-en-Tardenois rappelle l'engagement de la 42^e division d'infanterie américaine dans l'Aisne en 1918. Un livre vient aujourd'hui compléter ce geste mémoriel par un récit historique retraçant le parcours du 167^e régiment d'infanterie qui participa à ces combats. *Les boys d'Alabama* relate l'histoire de l'un des régiments américains les plus combattifs de la Grande Guerre et à propos duquel le célèbre officier Douglas MacArthur, qui commanda la 42^e division, aurait écrit : "leur service n'a jamais été surpassé dans l'histoire militaire". L'auteur, petit-fils d'un ancien combattant de la *Rainbow Division*, décoré pour ses blessures reçues sur le champ de bataille de Fère-en-Tardenois en 1918, a parcouru de nombreuses archives inédites pour construire ce récit. *Les boys d'Alabama* fait revivre l'histoire du 167^e régiment depuis sa mobilisation et sa formation dans les camps aux Etats-Unis, jusqu'à son arrivée en France et son emploi tactique sur le champ de bataille.



Insigne de la 42^e division d'infanterie américaine : Rainbow Division.

Issu de la garde nationale et du 4^e régiment de l'Alabama, il devient pour les besoins de la mobilisation en 1917, le 167^e régiment d'infanterie, qui atteint alors un effectif de 3 720 hommes. Le régiment intègre une toute nouvelle division : la 42^e. Elle doit rassembler de nombreux volontaires de tous les Etats de l'Union. Le major Douglas MacArthur parla alors d'une division qui allait de part en part des Etats-Unis telle un arc-en-ciel. Une image reprise par la presse et qui donna finalement son nom et son emblème à la toute nouvelle division surnommée désormais *Rainbow Division*. Auréolés de cet emblème, les premiers volontaires reçurent par la suite avec réticence les nouvelles recrues venues de la conscription. Après un entraînement intensif, le régiment fait halte en Angleterre le 19 novembre 1917 avant de débarquer au Havre le 25 novembre. Le 28 novembre, le régiment est dirigé vers la Lorraine, entre Lunéville et Baccarat. L'hiver lorrain est particulièrement pénible pour le régiment qui fait son entrée dans les tranchées de première ligne en février 1918, sous le commandement de la 128^e division française, surnommée "Les Loups". La coopération franco-américaine n'est pas sans heurt. En effet, l'impatience des Américains d'en découdre avec les Allemands s'oppose très vite à la prudence des troupes françaises rompues à la guerre de position. En juin 1918, les pertes de la division américaine atteignent déjà les 81 officiers et 1815 soldats tués ou blessés. Après son engagement en Lorraine, la *Rainbow Division* se retrouve au cœur de la contre-offensive alliée dans la Marne puis dans l'Aisne, durant l'été 1918. La bataille de la ferme de la Croix Rouge près de Fère-en-Tardenois, le 26 juillet 1918, est restée dans la légende du 167^e régiment et du 168^e régiment d'infanterie. L'assaut des

positions allemandes autour de la ferme coûte la vie à 162 hommes du 167^e régiment de l'Alabama. Après les combats de l'Ourcq autour de Seringes-et-Nesles puis du saillant de Saint-Mihiel, la *Rainbow Division* désormais sous les ordres de Douglas MacArthur, s'empare en Argonne de la cote de Châtilion, enfonçant les lignes allemandes, avant de continuer vers Metz et le Rhin, en novembre 1918. Entrés en Allemagne pour occuper les rives du Rhin, les boys d'Alabama font un retour triomphal en Amérique en mai 1919.

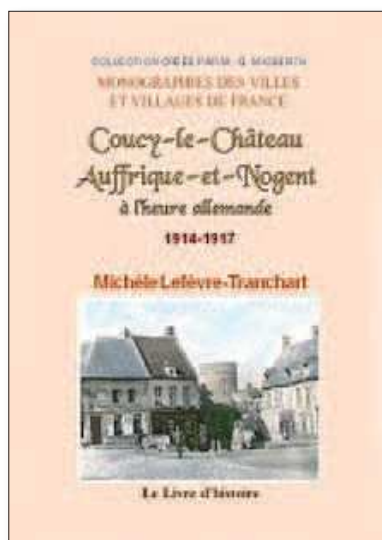


■ COUCY-LE-CHÂTEAU-AUFFRIQUE-ET-NOGENT À L'HEURE ALLEMANDE,

Michèle LEFÈVRE-TRANCHART,
Monographies des villes et villages
de France, Le livre d'histoire, 2016, 170 p.

LE CÉLÈBRE CHÂTEAU des seigneurs de Coucy paya un lourd tribut à la Grande Guerre. La destruction de ce patrimoine national a fait longtemps oublier le sort injuste réservé aux habitants de ce bourg médiéval sous l'occupation allemande sur lequel cet ouvrage fait la lumière. Après la mobilisation générale, le 1^{er} août 1914 et dès le 4 septembre, la commune de Coucy doit venir en aide aux habitants les plus démunis en leur fournissant des denrées alimentaires. Situées rapidement en zone occupée par l'armée allemande, les communes de Coucy-le-Château et d'Auffrique-et-Nogent entament dès lors une longue période faite de réquisitions, de brimades et de travaux obligatoires. Michèle Lefèvre-Tranchart ancienne maire de Coucy de 1983 à 1995, a travaillé de longues années à inventorier et éplucher les archives municipales datant de la Première Guerre mondiale. Une richesse archivistique constatée à Coucy assez rare au regard des autres communes de l'Aisne ravagées par les combats entre 1914 et 1918. C'est à partir de ces sources et de celles retrouvées aux Archives départementales de l'Aisne que l'auteur a pu élaborer cet ouvrage très documenté.

C'est d'ailleurs le rôle crucial joué par l'autorité municipale sous l'occupation allemande qui transparaît à travers les sources communales. En 1914, le maire, M. Roquin et son adjoint, M. Charlier, obtiennent le droit de continuer d'administrer financièrement la ville et l'hospice, de la part d'un conseil municipal restreint, plusieurs de ses membres étant prisonniers civils ou ayant quitté Coucy, à l'image de la population, passée de 657 habitants en 1911 à 450 en 1915. Les Allemands installent une Ortskommandantur à l'angle de la rue des Épousées et de la rue des Vivants. Les belles demeures sont réquisitionnées pour le logement des officiers supérieurs, la maison du Gouverneur devient un centre de convalescence pour officiers. Le bourg est entièrement à l'heure allemande. On notera le relevé des noms de rue germanisés par l'occupant. Les officiers et hommes du rang cantonnés dans l'Aisne se pressent pour venir visiter le château-fort. Un aérodrome est installé à Auffrique, sur le terrain du château de Moyembrie, dès octobre 1914. Au début de l'année 1915, l'armée allemande installe dans la forêt domaniale de "Coucy-Basse", caché au lieu-dit le Montoir, un canon de marine de calibre 38 centimètres avec un tube de 17 mètres de long et une portée de 40 kilomètres. Ses projectiles font de gros dégâts, notamment le 27 août dans la ville, le château et le parc de Compiègne. Évacué vers l'Alsace dès fin novembre 1915, il fut entouré d'un tel secret qu'il fut pris à tort pour la fameuse Grosse Bertha. L'hiver 1916-1917 est particulièrement froid dans l'Aisne. Il neige abondamment et les habitants de Coucy doivent balayer les trottoirs tous les matins avant dix heures sous peine d'amende, tandis que les rations alimentaires délivrées par la CRB diminuent drastiquement. Le 13 février 1917, le commandement allemand annonce le début de l'évacuation des habitants de Coucy. Pour s'assurer le bon ordre de l'opération, les familles sont parfois séparées. Une fois toute la population évacuée, les Allemands peuvent se livrer à la destruction des deux villages. Sur la destruction du célèbre donjon, les ordres allemands semblent avoir été appliqués avec zèle par un commandement local soucieux de mettre en œuvre à la lettre le repli stratégique « Alberich ». Le 20 mars 1917, 28 tonnes d'explosifs sont placées dans le donjon, 10 tonnes dans chacune des quatre tours d'angle, et une autre charge dans la porte de Laon. En grande partie détruit, le château passe alors aux mains de l'armée française le 27 mars 1917, peu de temps avant l'offensive dite du Chemin des Dames. Une nouvelle destruction intervient en avril 1918 lorsque l'armée allemande fait son retour dans ce secteur du front. Une seconde occupation durera jusqu'au 5 septembre 1918.

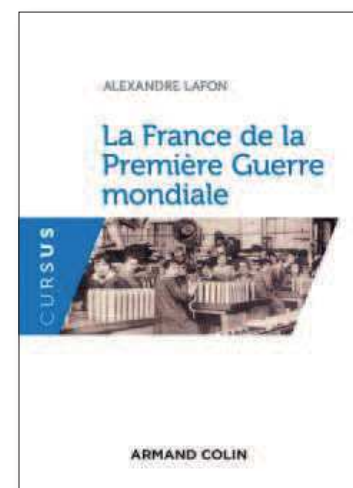


■ LA FRANCE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, Alexandre LAFON, Armand Colin, Cursus, 2016, 192 p.

L'EFFORT DE SYNTHÈSE, n'est jamais facile en histoire, peut-être encore plus lorsque l'on aborde la France et la Première Guerre mondiale. Cent ans après son déroulement, la Première Guerre mondiale reste un événement majeur de l'histoire contemporaine du pays. En 1914, la troisième République développe malgré des clivages et des divisions prégnantes, un horizon d'attentes fondé sur les notions clés d'égalité et de progrès social. La "campagne contre l'Allemagne" qui s'ouvre à l'été 1914 précipite l'ensemble de la société française dans la guerre et ouvre une période dramatique pour le pays. Aux premiers combats meurtriers succède une longue guerre de position de quatre ans qui impose une mobilisation croissante des hommes et des femmes au front et à l'arrière. Le conflit structure alors en profondeur le quotidien des Français devant s'adapter aux exigences de la guerre qui se prolonge : bouleversement des sociabilités, restructuration économique, poids de l'absence et du deuil.

Depuis plusieurs années et en particulier depuis l'entrée dans le cycle du centenaire de la Première Guerre mondiale, de nombreuses études ont permis de renouveler certains aspects de l'histoire du conflit. Ce manuel propose une synthèse habile et érudite basée sur ce renouvellement historiographique. En appuyant tour à tour sur l'histoire sociale, politique, militaire et culturelle l'auteur présente avec une grande clarté chacun des grands thèmes développés de manière chronologique. Le manuel offre une première approche de l'étude du conflit, replacée dans le contexte de la société française d'avant-guerre. On revient sur la controverse des origines du conflit pour mieux en saisir les bouleversements induits. L'installation dans "une guerre qui dure" en 1915 et 1916 implique l'ensemble des rouages politiques et culturels de la société, ce qui nécessite une adaptation importante aux conditions de la guerre dans ces implications stratégiques, tactiques et économiques, sans oublier l'effort de cohésion d'une nation écartée entre ceux du front et ceux de l'arrière. L'explication du mythe autour de Verdun en 1916 livre l'essentiel pour comprendre le poids de cette bataille dans l'écriture de la guerre. L'année 1917 fait l'objet d'une mise en contexte, comme en perspective, particulièrement utile pour expliquer la lassitude des fronts avec un premier sous-chapitre intitulé : "Remobilisation et échec autour de l'offensive dite du Chemin des Dames".

La conclusion-bilan sur l'après-guerre montre particulièrement bien comment la France sort victorieuse du conflit mais profondément transformée. Le lecteur appréciera les cartes mais surtout les focus autour de problématiques clés : "Pourquoi ont-ils tenu ?", ou encore "Une guerre mémoire : témoins et témoignages". Enfin, comme on ne fait plus d'histoire de la Grande Guerre sans parler de sa mémoire, l'ouvrage termine par un épilogue sous forme de bilan à mi-parcours du Centenaire et de la "revitalisation mémorielle de la Grande Guerre" dans l'espace public.



Caverne du Dragon/Musée du Chemin des Dames

Monument du RICM, fort de La Malmaison. Photo CD02/FV

Visite guidée de la Cote 108 le **6 novembre 2016** à 14h.

Visite thématique "Le village d'Ailles",
le **11 novembre 2016** à 14h.

Visite du fort de la Malmaison
les **4^e dimanche de chaque mois** à 10h30 et 14h30,
jusqu'au 27 novembre 2016.

Chaque mercredi et samedi à 14h, jusqu'au 10 décembre,
"Enquête au Musée" : visite spéciale jeune public (6 - 12 ans) et familles.

Fermeture annuelle de mi-décembre 2016 à mi-janvier 2017.

Infos et réservation au 03 23 25 14 18

www.caverne-du-dragon.com



Musée de Vassogne

Expositions : "Le chemin de la reconstruction, 1919-1939"
et "Terres fêlures de la Grande Guerre",

jusqu'au 31 décembre 2016.

www.outilsvassogne.fr



Monument des Marie-Louise, Hurtebise. Photo CD02/FV

Fort de Condé

Expositions : "L'aviation dans la Grande Guerre" et "Kris",
jusqu'au dimanche 13 novembre 2016.

Fermeture annuelle du Fort le 15 novembre 2016,
réouverture en avril 2017.

www.fortdeconde.com

Abbaye de Vauclair

11, 12 et 13 novembre 2016 :

Exposition "Mémoire d'acier", sculptures d'Antoine Bachoud.

Du 15 novembre au 15 décembre 2016 :

Exposition "Les cisterciens vauclairiens acteurs du
développement rural".

Visites guidées sur rendez-vous au 03 23 22 43 02

Permanences les week-ends de 14 h à 18 h.

www.abbaye-vauclair.fr

Exposition du 11 au 13 novembre 2016 : Dans le bruit des combats du Chemin des Dames

A l'occasion du centenaire de la Grande Guerre, la commune de Pargny-Filain présente une exposition sur le parcours de deux artilleurs axonais, Eugène Thomas et Henry Romagny, à travers leurs carnets, croquis et objets personnels prêtés par leurs petits-enfants. **Samedi 12 novembre à 17h**, une représentation de l'histoire théâtralisée "Pargny-Filain dans le bruit des combats" est proposée autour de l'église.

De 10h à 18h / Accès libre et gratuit

Mairie et maison communale - 02000 Pargny-Filain

12 novembre 2016 3^e Rencontre 14-18 de Berry-au-Bac

Exposition, conférences et débats, présentation des travaux de l'université de Reims sur la Cote 108 : "Apport des plans directeurs et du LiDAR".

Visite de la Cote 108 à 13h.

De 10h à 18h / Entrée libre et gratuite

Salle des fêtes - 02190 Berry-au-Bac

13 novembre 2016 : 14^e Journée du livre 14-18 à Craonne

Toute la journée : tables rondes et signatures de livres sur 14-18 (livres d'histoire, romans, albums, BD...).

Sur place : large sélection d'ouvrages récents et anciens sur la Grande Guerre, des éditeurs, des bouquinistes... Les auteurs présents les membres du CRID 14-18 dédicaceront leurs ouvrages qui seront disponibles à la vente.

Entrée libre et gratuite.

www.crid1418.org